

Un crayon à la main

Éditorial

L'annotation n'a pas d'âge. Qui pourrait en effet prétendre assigner à sa pratique une origine clairement identifiée, et qui pourrait davantage fixer avec certitude le moment de son achèvement? De même que personne n'a inventé la note, aucune époque ne porte la responsabilité d'une disparition qui n'en finit pas d'être remise à plus tard : il y a des notes depuis qu'il y a des hommes et qui lisent, aurait dit La Bruyère.

D'où vient alors que la note soit aujourd'hui dans l'air du temps? Car le fait est là, incontestable : l'annotation jouit depuis une dizaine ou une quinzaine d'années d'une faveur grandissante qui se traduit par des catalogues¹, des expositions², et, signe décisif de sa forte présence dans notre modernité, elle a même ses colloques d'une côte à l'autre des États-Unis : colloque de l'université de Californie à Irvine en 1988, où la note réunissait autour de son cas historiens, spécialistes de la littérature et philosophes³, ou, plus récemment, colloque de Yale organisé en 1997 à l'occasion de l'achat en bloc, par la Beinecke Library, de la collection de livres annotés de Bernard Rosenthal⁴, constituée à une époque pourtant très proche de nous où ce genre d'objets laissait indifférent l'amateur de livres. Indifférent, ou relativement indifférent; car il faudrait ici faire le départ entre la note anonyme, vouée à expier le péché originel de son anonymat, et la note de l'homme illustre, qui aussitôt prenait un tout autre relief : note devenant à son tour illustre, par contamination, mais qui, valant signature, se trouvait aussi dépossédée en large partie de sa nature intrinsèque de note. La nouveauté réside donc en ceci : la note intéresse aujourd'hui pour elle-même, en tant que telle, comme forme d'une lecture au-delà ou en deçà de sa valeur de signature. Derrière la diversité des formulations, le geste du collectionneur, le travail du bibliothécaire et le propos du philosophe se rejoignent pour plaider une même cause : la note, pour être souvent discrète, est rarement innocente, et à ce titre elle n'a pas vocation à demeurer l'impensé des sciences humaines. Elle aussi réclame d'être placée sous un regard critique et mérite d'être constituée en objet de notre réflexion.

L'annotation n'a donc pas d'âge mais elle a une histoire, même si c'est une histoire sans récit de fondation ni acte de décès. Jacques Derrida rappelait à Irvine que « le concept d'annotation a des limites qui sont simplement les limites que lui imposent certaines règles, institutions et conventions sociales qui ont une histoire et leurs propres limites culturelles bien définies⁵ ». Dans l'espace forcément contraint d'un numéro de la *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, on ne saurait avoir la prétention d'écrire cette histoire. Du moins peut-on tenter d'en rendre sensible le besoin et d'en éclairer quelques aspects locaux : présenter quelques-unes des archives qui sont les siennes, observer, en mesurant ou suggérant des écarts, certaines des tensions qui la traversent, repérer certains des moments qui l'organisent, et finalement affirmer par l'exemple que l'annotation requiert d'autant plus notre attention qu'elle occupe une place centrale dans notre rapport au texte. C'est ce dont témoigne George Steiner, qui, dans son récent *Errata*, conclut par ce mot lapidaire une méditation sur la notion de « classique » et ce qu'il nomme – à la suite du Péguy de *Clio* – la « responsabilité » de son lecteur : « On lit un classique un crayon à la main⁶ ». L'annotation a ce singulier privilège de pouvoir être érigée en figure paradigmatique de toute lecture digne de ce nom (« acte commun du lu et du lisant », disait Péguy). C'est qu'elle est tout à la fois une opération secondaire et une opération constituante : celle par laquelle un discours devient un texte.

1. – Robin C. Alston, *Books with manuscript : a short title catalogue of books with manuscript notes in the British Library*, Londres, 1994; Bernard M. Rosenthal, *The Rosenthal Collection of Printed Books with Manuscript Annotations*, New Haven, 1997.

2. – Exposition « Marks in Books », organisée par Roger Stoddard à la Houghton Library, à Harvard, en 1985.

3. – Actes publiés par Stephen Barney sous le titre *Annotation and Its Texts*, New York, Oxford, 1991.

4. – Actes publiés par Roger Stoddard dans les *Papers of the Bibliographical Society of America* 91 (1997).

5. – J. Derrida, « This is not an oral footnote », dans *Annotation and Its Texts*, op. cit., p. 196.

6. – G. Steiner, *Errata. Récit d'une pensée*, trad. P.-E. Dauzat, Paris, 1998, p. 40.